

BLÉD NUMBER ONE

DE **RABAH AMEUR-ZAÏMECHE**

FICHE TECHNIQUE

FRANCE/ALGÉRIE - 2005 - 1h37

Réalisateur :
Rabah Ameur-Zaïmeche

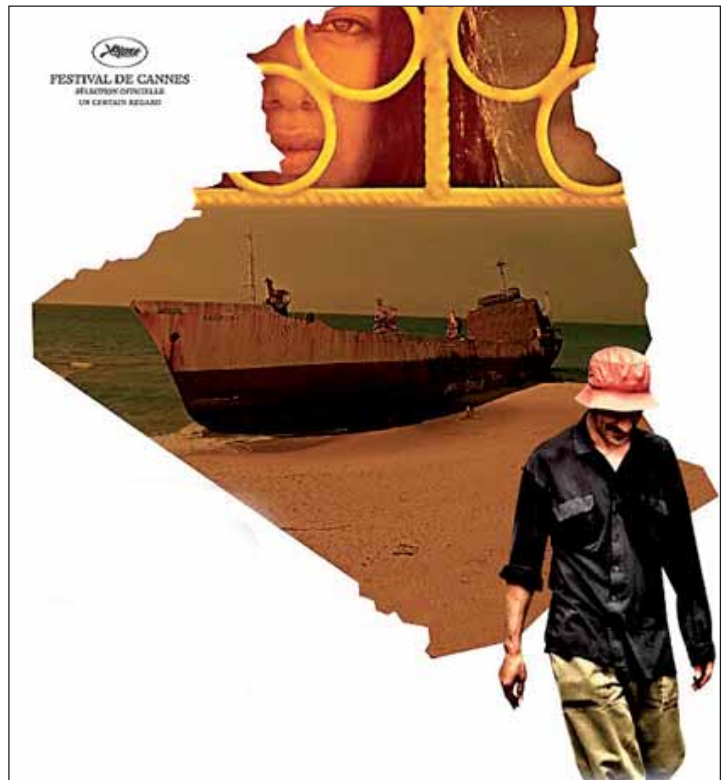
Scénario :
**Rabah Ameur-Zaïmeche & Louise
Thermes**

Image :
**Lionel Sautier, Hakim Si Ahmed &
Olivier Smittarello**

Montage :
Nicolas Bancilhon

Musique :
Rodolphe Burger

Interprètes :
Rabah Ameur-Zaïmeche
(Kamel)
Meriem Serbah
(Louisa)
Abel Jafri
(Bouزيد)
Farida Ouchani
(Loubna)
Ramzy Bedia
(Ahmed)
Jeanne Balibar



SYNOPSIS A peine sorti de prison, Kamel est expulsé vers son pays d'origine, l'Algérie. Cet exil forcé le contraint à observer avec lucidité un pays en pleine effervescence, tiraillé entre un désir de modernité et le poids de traditions ancestrales.

CRITIQUE

(...) Mais qu'est-ce qui se passe ? Il se passe que, sans aucun effet de manche auteuriste, Rabah Ameur-Zaïmeche invente tout bonnement sous nos yeux une manière inédite de mettre en scène. Des histoires il y en a, et plusieurs. Des personnages aussi. Des sujets ? A la pelle - violence intégriste, solidarité communautaire, loi traditionnelle impitoyable aux femmes, rapports entre les enfants du pays émigrés et ceux restés au bled... Ni les histoires, ni les personnages ni les sujets ne conduisent le film, qui ne relève d'ailleurs pas d'un «déroulement» - ni même de plusieurs. On songerait aux films les plus déliés de Hou Hsiao-hsien, si chaque plan n'était à ce point chargé d'une matière et d'une lumière qui doivent tout à cette



terre d'Afrique du Nord, à fleur de Méditerranée.

A mesure que, toujours aussi simplement, toujours aussi attentivement aux gestes, aux visages, aux paroles quotidiennes, RAZ compose ses séquences, il apparaît que celles-ci fonctionnent plutôt par «nappes», par zones d'espace-temps, chacune rendue cohérente par un enjeu, une émotion, un juste assemblage de composants de toutes natures : certains sons, certaines lumières, certaines vibrations s'enchevêtrent, composent un état stable mais transitoire. A cet art poétique de la fabrication de ces blocs d'espace temps-histoire s'ajoute le savoir, ou l'instinct très sûr dans la manière de les assembler. Jamais pour qu'ils s'ajustent complètement, jamais trop hétérogènes les uns autres, compatibles mais différents. Comme les nappes sonores qu'émettraient plusieurs musiciens jouant chacun sa ligne mélodique, mais au sein d'une même sensation de la musique. Comme un tableau composé de scènes distinctes peintes dans des couleurs différentes, qui trouveraient ensemble une autre compatibilité, un sens plus vaste. Cette manière de faire parie à fond sur la double nature de ce qui apparaît à l'écran, réalité représentée : le corps des acteurs et le rôle des personnages, la réalité de la nature, de l'obscurité de la nuit, de la puissance mythologique de forêt ou de la mer, etc., et leur raison d'apparaître dans le récit. Les éclats de violence, parfois extrêmes, se font écho

sans s'équilibrer, encore moins s'expliquer. Aucun bouclage du sens, nulle symétrie, beaucoup de face-à-face où personne n'est jamais renvoyé dos-à-dos. Sûr de sa justesse - qu'il prouve en avançant, et en ne tombant pas -, cet exercice de mise en scène funambule, constamment en risque de perdre cet étroit fil entre réalité et fiction, ouvre d'immenses espaces, des possibilités qui semblent infinies.

Une musique, une chanson accompagnent un trajet, voici Rodolphe Burger assis sur la colline, qui chante et joue la chanson, guitare à la main, ampli à ses côtés. Le film leur a, comme sans effort, trouvé leur place à l'image puisqu'ils l'avaient sur la bande son. A bout de révolte et de brimades, Louisa (magnifique Meriem Serbah) est emmenée à la mer pour un exorcisme, l'archaïsme et la superstition s'entrebâillent pour laisser advenir un véritable cérémonial magique, inexplicable comme la beauté du cinéma. Avant (ou après ?), voici que passe la mémoire armée de la lutte de libération, voilà que le film où les hommes dominaient se recentre sur les femmes, et puis que cette histoire des campagnes se retrouve à la grande ville.

Comme toujours lorsqu'une mise en scène est au juste diapason de ce qu'elle filme et des raisons de le filmer, tout objet se charge d'hypothèses de fiction, d'échos poétiques, de sens aussi divers que ce pont, passage ou point limite, croisée de vie ou de mort, frontière métaphysique, où

le destin de Louisa va basculer. Le film a le choix. Le personnage a le choix. Le monde est là. Il y a de la folie, c'est-à-dire une logique alternative à celles des différents ordres dominants (y compris l'ordre cinématographique) dans l'organisation même du film comme dans le comportement - ô combien réaliste, hélas - de ses personnages. Alors **Bled Number One** finit tout naturellement par entrer de plain-pied chez les fous, les folles plutôt, ces femmes retranchées en elles-mêmes ou qui au contraire revendiquent d'outrepasser les limites.

Et l'une, qui n'est pas folle mais avec les folles, la magnifique femme-médecin, parle un langage de raison qui dans ce contexte semble un chant presque surnaturel. Et l'autre, la plus belle des folles, cette Louisa que tous voulaient toujours faire taire, chante soudain, chante de manière splendide, sa voix devient un blues surnaturel. A ce moment, le film ressemble à la fois à la doctoresse et à la chanteuse, lui aussi dit les paroles de sagesse, lui aussi fait monter un souffle où souffrance et beauté se mêlent, né du monde tel qu'il est et cherchant ailleurs.

Jean-Michel Frodon

Cahiers du Cinéma n°613 - juin 06

Entre splendeur et cauchemar, l'acteur-réalisateur de **Wesh Wesh** signe une ode à l'Algérie. La caméra avance majestueusement dans la rue principale, comme si elle remontait les Champs-Élysées : nous voilà dans le «bled number 2



one». Un trou paumé sur la côte algérienne, mais aussi, peut-être, le centre du monde, là où tout se joue : les histoires individuelles et le destin d'une société, l'identité des Algériens et celle de leur pays. C'est tout cela qu'embrasse Rabah Ameur-Zaïmeche, avec force et générosité. S'il retrouve ici le personnage de Kamel, qu'il interprétait déjà dans son premier film, le très remarqué **Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ?** (2002), ce jeune cinéaste-acteur nous surprend par la tenue de sa mise en scène, qui a carrément pris son envol. (...)

Rabah Ameur-Zaïmeche filme des présences, des sensations vraies : douceur de vivre et mélancolie donnent son atmosphère à ce bled, à la fois accueillant comme une grande famille et régi par des lois qui empêchent les rencontres de se nouer au petit bonheur.

Sans se préoccuper, apparemment, de broder un tableau de société, le film réussit une étonnante plongée dans une communauté. Une fête traditionnelle, dont l'intérêt semblait surtout folklorique, éclaire cet univers en profondeur. Dans la lumière qui baigne ce grand rassemblement, l'harmonie semble offerte à tous, et la mise en scène trouve, pour l'exprimer, une grâce qui évoque le cinéma de Jean Renoir. Mais le sacrifice rituel d'un bœuf, montré dans sa vérité brute, fait surgir une violence qui ne restera pas seulement symbolique. La tension prend possession du film, nourrie par l'apparition d'un gang d'hommes qui fait régner la terreur au

village. On peut voir en eux des intégristes religieux, mais Rabah Ameur-Zaïmeche se garde de leur coller une étiquette reconnaissable, et donc rassurante. Ces hommes qui apportent la haine incarnent une peur nouée à l'Algérie. Elle passe dans l'air comme la lumière d'un soleil noir.

Tout le film est écartelé entre la beauté et le cauchemar, entre le désir de vivre et la sensation d'enfermement. Une séquence magnifique de bain dans la mer rappelle la communion toujours possible entre les Algériens et leur pays, et aussi entre les hommes et les femmes. Mais Kamel et Louisa ne sont réunis que momentanément dans cette scène. C'est dans un asile psychiatrique que la jeune femme finira, et dans cet endroit où les femmes crient «Les fous sont dehors», elle trouvera enfin un endroit pour chanter. Quand Rabah Ameur-Zaïmeche la filme, interprétant *Don't explain*, de Billie Holiday, il retrouve la modernité et l'émotion du cinéma de Cassavetes. Cette modernité, il voudrait l'offrir à son pays, à travers ce **Bled number one** qu'il appelle son «chant d'amour à l'Algérie». Il est évidemment trop critique pour être accepté comme tel par les autorités algériennes, qui ont déjà pris le film pour cible. On en sort, certes, éprouvé. Mais aussi vivifié par l'énergie déployée pour parler de cette terre, l'enlacer comme dans une étreinte et comme dans un combat, toujours passionnément.

Frédéric Strauss
Télérama n° 2943 - 10 juin 2006

CE QU'EN DIT LA PRESSE

TéléCinéObs - J.P. Guérard

Le réalisateur ne pouvait remporter plus juste récompense que le prix de la jeunesse qui lui a été décerné à Cannes.

Ouest France - La rédaction

Une caméra plonge sur toutes les déchirures des familles et du pays.

Les Inrockuptibles - V. Ostria

Un film libre où on respire, où on a le temps de voir.

Le Monde - Jean-Luc Douin

Paysage, visage, corps écartelés entre l'extase et la fureur : la beauté du film est dans sa puissance d'évocation.

MCinéma.com - Olivier Pélisson

(...) Ameur-Zaïmeche livre un vibrant hommage à sa terre d'origine, l'Algérie, et une bouleversante fable sur des êtres ne renonçant jamais.

Chronic'art.com - J. P. Tessé

Bled number one (...) confirme le talent singulier de son auteur, qui revient avec un film étrange, assez insaisissable, objet singulier et décalé.

ENTRETIEN AVEC RABAH AMEUR-ZAÏMECHE

Comment êtes-vous passé de vos études de sciences humaines au cinéma ?

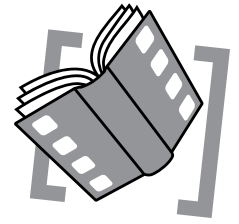
Les études, ça correspondait



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

à plusieurs choses. D'abord, au désir de mes parents qui n'auraient sans doute pas compris que je me lance d'emblée dans le cinéma. Ensuite à mon refus de faire une école de cinéma, par peur d'être formaté. Enfin, au désir de me connaître moi-même, de donner une grille de lecture à mon histoire familiale et personnelle par le savoir.

De quelles études s'agissait-il ?

J'ai fait de la psychologie à Malakoff, de la sociologie à Clichy, et enfin de l'anthropologie urbaine à la Sorbonne.

Comment êtes-vous passé à l'acte ?

Ça m'a pris sept ans, entre le moment où **Wesh wesh** a été écrit et celui où il est sorti en salles. J'y ai mis toutes mes économies. Le film a rencontré en cours de route des aides précieuses, il a été découvert au festival Entrevues de Belfort, et à Berlin ; puis j'ai reçu l'avance sur recettes après réalisation. (...)

Où se situe le village dans lequel vous avez tourné ?

A Loulouj, dans les montagnes du Nord-Est algérien. C'est mon village natal, et une grande partie de ma famille y habite. Le nom de la tribu berbère à laquelle elle appartient peut se traduire par «fils de la lumière» - un beau défi pour un cinéaste.

Vous y captez courageusement la violence d'une société, et les vertus de l'exil...

Ce film forme, avec **Wesh wesh**, un diptyque sur le désarroi de

la diaspora algérienne. La société traditionnelle a de nombreuses vertus, comme la solidarité communautaire, mais témoigne aussi de la sauvagerie prédatrice de la terre. La figure de l'exilé, que j'incarne dans le film, mais aussi bien celle de la femme, qui demeure une mineure selon le code de la famille algérien, aident à saisir les injustices en plein vol. Mais tout cela est lié aussi à l'histoire du pays, qui n'en a pas fini avec la guerre de décolonisation. Ce peuple reste digne en dépit du bain de sang : c'est ce que j'ai voulu montrer. (...)

Etes-vous, concrètement, pour des mesures de discrimination positive ?

Je ne suis pour aucun type de discrimination, ni positive ni négative. Je pense que les choses vont changer de l'intérieur, que de vraies revendications politiques vont apparaître, grâce notamment au travail des associations et des comités de quartier.

Revendiquez-vous, comme cinéaste, votre appartenance à ce que l'on pourrait appeler la sensibilité beur ?

Pas du tout, même si je reste, comme individu, fidèle à mon histoire et à mes origines. Pour moi, le cinéma est un puissant outil de transformation et d'ouverture, un moyen de cultiver sa singularité par-delà toutes les appartenances.

Propos recueillis
par Jacques Mandelbaum
Le Monde - 07 juin 2006

BIOGRAPHIE

Né en 1966 en Algérie, Rabah Ameur-Zaïmeche arrive en France en 1968. Après des études en sciences humaines, il est passionné de cinéma et fonde en 1999 la société Sarrazink Productions. Il réalise en 2001 avec quelques amis son premier film **Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ?** un film sur la réinsertion d'un ancien délinquant, tourné sur les lieux de l'enfance du réalisateur, la cité des Bosquets en Seine St Denis. Ce film obtient de nombreux prix, dont le prix Louis Delluc. En 2005, il signe sa deuxième réalisation **Bled number one**, sélectionné dans *Un certain regard* à Cannes 2006.

http://www.clapnoir.org/fiches_films/films/bled_number_one.html

FILMOGRAPHIE

Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ?	2001
Bled number one	2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°544, 546
Cahiers du cinéma n°612, 613
Fiches du Cinéma n°1825, 1827